

La sagesse d’un souverain qui brille à travers les siècles

Publication » Dans une époque violente, il y a plus de 2000 ans, le roi indien Ashoka a fondé une religion laïque de paix et de tolérance.

Etre le souverain d’un empire n’implique pas forcément de glorifier la puissance et la violence. A mille lieues des exemples de l’actualité et de l’histoire récente, la figure du roi Ashoka, il y a plus de 2000 ans, offre un singulier sujet de réflexion. Sacré en 263 avant J-C, celui qui régnait sur un empire gigantesque allant de l’Afghanistan au Bengale, a reconnu publiquement les destructions qu’il

avait causées par la guerre et a exprimé ses remords et regrets. «Je suis désolé». Converti au bouddhisme, le souverain a combattu le meurtre d’êtres humains et le sacrifice d’animaux, prônant le respect des autres. Il recommandait de renoncer à la chasse au profit du pèlerinage. Celui qu’on appelait «l’ami des dieux» enjoignait de «rendre honneur aux autres sectes à chaque occasion», car «en faisant ainsi on grandit sa propre secte en même temps qu’on sert l’autre.» Ce roi, longtemps resté légendaire, découvert au XIX^e siècle grâce à des

dizaines d’inscriptions sur la pierre disséminées dans le sous-continent indien, est mis à l’honneur dans une biographie de l’indianiste américain Patrick Olivelle*. Avec érudition, mais aussi un remarquable sens de la vulgarisation, l’auteur dessine le portrait d’un gouvernant hors du commun, en faisant la part des choses entre l’hagiographe et l’imaginaire nationaliste. Le «dharma», soit l’ensemble des normes et des lois morales qu’Ashoka a fait graver dans la pierre, est un appel au dialogue et à l’œcuménisme. Le roi s’adresse à tous les peuples

pour qu’ils vivent ensemble selon les préceptes d’une sorte de religion civile. «Prince idéal, il l’est sans doute, mais pas à la façon de l’évangéliste fervent de l’hagiographie bouddhique», écrit le Fribourgeois Vincent Eltschinger, titulaire de la chaire d’histoire du bouddhisme indien à l’Ecole pratique des hautes études à Paris, qui signe la préface. Ashoka a, selon Patrick Olivelle, bel et bien, fondé «une religion universaliste» portée par «une philosophie morale», avec un culte centré sur des lectures publiques de ses écrits.

Pourtant, «il ne prétend pas être dieu, ne revendique aucune ascendance ou mandat divin.» L’auteur insiste sur la singularité de ce roi: «Il n’existe personne qui, même de loin, lui ressemble dans l’histoire du monde. Il se détache. Il ne fut pas seulement un roi aux fortes convictions religieuses, il fut aussi un roi introspectif.» Le portrait historique de Patrick Olivelle est l’occasion de découvrir un personnage dont la sagesse peut encore surprendre aujourd’hui. » **PATRICK CHUARD**

» Patrick Olivelle, *Ashoka, roi philosophe*. Ed. Les Belles Lettres, 2025.

Le pèlerinage traditionaliste entre Fribourg et Broc, ce week-end, attire aussi des jeunes réformés

Des protestants chez les «tradis»

« LUCAS VUILLEUMIER, PROTESTINFO

Ce week-end, de nombreux fidèles marcheront de Fribourg à la chapelle de Notre-Dame des Marches, à Broc (42 km), pour la deuxième édition du pèlerinage organisé par l’association Notre-Dame de la Foi. Le profil de certains d’entre eux surprend: d’anciens protestants – réformés ou évangéliques – qui ont choisi de se convertir au catholicisme traditionnel. Attirés par la messe en latin et la beauté du rite tridentin, ils racontent un cheminement spirituel pour le moins inattendu. Ces pèlerins rejoignent ainsi des catholiques attachés à la tradition, qui revendiquent un attachement à la liturgie classique et aux enseignements anciens de l’Eglise. «Bien que protestante, j’ai grandi entre deux traditions. Mon père était protestant et ma mère catholique», raconte sous couvert d’anonymat une jeune architecte étrangère, âgée de 28 ans et installée à Fribourg. «Dans les cultes protestants, je trouvais les sermons trop plats, trop ancrés dans le quotidien. La messe, au contraire, me semblait plus profonde, plus symbolique.»

Un choix «existentiel»
Pour elle, qui est en couple avec un ancien musulman converti au christianisme, le choix du catholicisme traditionnel n’est toutefois pas que formel ou esthétique: il est existentiel. «L’Eglise réformée m’apparaissait trop progressiste, trop flottante. Je cherchais quelque chose de plus exigeant pour ma foi. Ces rites, nouveaux pour moi, sont devenus des points de repère.» Roman, 37 ans, issu d’une famille sans pratique religieuse, a découvert la foi dans une communauté évangélique «par hasard», avant de rejoindre l’Eglise catholique en 2024. «Chez les évangéliques que j’ai fréquentés, on prie Dieu, on aime Jésus, on chante le dimanche, mais ça s’arrête là. Il manquait une vraie catéchèse et une profondeur théologique», explique-t-il. En explorant l’histoire de l’Eglise et sa doctrine, il en est rapidement arrivé à la conclusion qu’il devait se convertir au catholicisme, «par cohérence».



La première marche traditionaliste entre Fribourg et Broc avait réuni 125 personnes l’an dernier. Ils seront plus du double ce week-end.

Jean-Baptiste Morel

Aujourd’hui, cet habitant de Chavornay (VD) fréquente la Fraternité Saint-Pierre à Lausanne. Avant de se tourner vers le catholicisme traditionnel, il avait toutefois tenté une expérience avec les catholiques diocésains, soit conventionnels: «J’ai été frappé de constater que la messe y ressemblait presque à un culte évangélique. Je cherchais quelque chose de plus vrai, plus profond. Dans la messe traditionnelle, on ne caresse pas les gens dans le sens du poil. On y parle de confession, de péché, de transcendance.»

Respect du mystère
Un parcours similaire à celui de Léonard, 33 ans, ingénieur en environnement nyonnais baptisé et confirmé dans l’Eglise réformée du canton de Vaud



« Cette recherche du traditionnel reflète moins une théologie qu’un besoin d’ancrage »

Isabelle Jonveaux

(EERV), aujourd’hui séduit par le mouvement tradi. «Dans les cultes, il me manquait cette notion du sacré. On jouait de la guitare électrique, on parlait de politique, mais peu de théologie. C’était aussi beaucoup axé sur la jeunesse... A ma première messe traditionnelle, j’ai eu l’impression qu’on respectait enfin le mystère chrétien.» Fils et petit-fils de protestants convaincus, il a dû affronter les réticences de sa famille: «Mon grand-père, musicologue et théologien, m’a supplié de rester fidèle à la Réforme. Mais je ne retrouvais plus l’esprit des origines dans l’Eglise actuelle. Pour moi, l’Eglise réformée a perdu ce qui faisait sa force: la profondeur spirituelle, le retour au texte et la foi pure voulus par Calvin. C’est paradoxal, mais c’est ce que je retrouve

aujourd’hui dans le catholicisme traditionnel.» Ces témoignages convergent: ce qui attire ces protestants vers le catholicisme tradi, c’est la beauté des liturgies, le sentiment d’authenticité, l’exigence spirituelle et morale, mais aussi une certaine réaction à la modernité. «Le monde est devenu trop libre, trop permissif. La tradition encadre, elle donne un cap», résume la jeune architecte fribourgeoise. Cette quête s’accompagne parfois d’une critique des divisions internes du protestantisme. «A Yverdon, il y a quinze Eglises évangéliques qui ne s’entendent pas théologiquement, relève Roman. Chacune lit la Bible à sa manière. Pour moi, ça n’avait pas de sens.» En rejoignant le catholicisme, et plus encore sa branche

traditionnelle, ces fidèles pensent trouver unité, enracinement et cohérence. Même si cela signifie accepter des différences théologiques majeures, comme la présence charnelle du Christ dans l’hostie. «Au début, ce n’était pas évident, reconnaît Léonard. Mais aujourd’hui, j’y crois. Et cela fait partie du cœur de ma foi.» Pour expliquer ces glissements confessionnels, la sociologue des religions à l’Université de Fribourg, Isabelle Jonveaux, insiste sur la dimension esthétique: «Il y a d’abord un frisson esthétique. Les jeunes se disent saisis par la beauté d’une liturgie soignée. Avec le faste de la liturgie, ils ont l’impression de retrouver ce qu’on avait à certaines époques: ils donnent à Dieu ce qu’il y a de plus beau.»

Quête spirituelle
Elle observe également que cette quête répond à un besoin plus large: «Beaucoup de jeunes expriment le désir de retrouver de la transcendance, de la prière, et surtout un certain cadre, alors que certaines Eglises offrent, selon eux, principalement une dimension sociale. A leurs yeux, l’expérience religieuse doit être avant tout spirituelle, même si elle repose parfois davantage sur un ressenti que sur la réalité de ces milieux traditionnels.» Selon cette universitaire, auteure d’une enquête sur la religiosité des jeunes Suisses âgés de 16 à 30 ans, «cette recherche du traditionnel reflète moins une théologie qu’un besoin d’ancrage.» Ces trajectoires restent minoritaires, précise-t-elle, mais elles disent quelque chose des recompositions religieuses actuelles. Alors que les Eglises réformées suisses peinent à retenir les jeunes générations, certains jeunes se tournent vers une offre spirituelle à contre-courant, plus rigoureuse. Le diocèse de Lausanne, Genève et Fribourg a quant à lui donné son aval à l’association pour ce deuxième pèlerinage. «Le succès de la première édition, avec 120 participants, a montré la soif de fraternité, de silence et de prière, souligne l’organisation. Cette année, la participation a plus que doublé, et avoisine les 260 inscrits.» »